

Sylviane Chatelain

De l'autre
côté

nouvelle

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



L'AUTEUR REMERCIE LA FONDATION PRO HELVETIA DE L'AIDE
QU'ELLE LUI A ACCORDÉE POUR ÉCRIRE CE RECUEIL

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI DU SERVICE
DES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE BERNE

« DE L'AUTRE CÔTÉ »

VINGTIÈME OUVRAGE PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

ISBN 2-88241-019-0

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 1990 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

JE ROULAIS dans les rues d'une ville. Chaque rue s'enfonçait entre deux hautes rangées de maisons et, brusquement, était interrompue par un virage à angle droit.

J'étais assise sur le bord de mon lit. Dès la première nuit, j'ai été réveillée par ces rêves qui se sont répétés chaque nuit. Je n'osais pas lever la tête. L'obscurité autour de moi était fragile, sur le point de se déchirer, de m'exposer, privée d'ombre, de refuge, à la clarté du souvenir que je m'efforçais d'éviter quelques secondes encore, en regardant mes mains trembler sur mes genoux.

J'avais rêvé que je roulais dans les rues d'une ville. La voiture avançait très vite, mais sans un bruit, sans heurts. De chaque côté, les façades s'enfuyaient dans le silence. Le bout de la rue approchait et, avec lui, le virage. Je ne pouvais pas ralentir. Mes mains se croisaient sur le volant, les façades basculaient, une autre

rue s'ouvrait, une autre encore. Et toujours, pour finir, quand mes doigts engourdis se desserraient, une route à travers champs, rectiligne et nue, à part cette tache claire, lointaine, qui s'en élevait. Je ne la quittais pas des yeux, elle ondulait, déjà elle s'était déployée. C'était un mur de brume, dans lequel je pénétrais, non, ce n'était plus rien, le vide, au-dessous, autour de moi, entre mes doigts écartés. Je n'avais pas peur. J'étais libre. J'avais le droit de bouger à ma guise mes bras et mes jambes, de diriger n'importe où mon regard sans risque de souffrir. Je tombais, unie de plus en plus étroitement, je le sentais, au vide qui m'attirait, m'accueillait avec beaucoup de douceur, bientôt confondue avec lui, effacée. Cet instant arrivait, que j'avais redouté, dont je m'étais si longtemps défendue, où les refus sont submergés par la tentation de céder, de consentir, de se livrer.

Et ce qui me raidissait de nouveau, ce n'était pas la peur du vide, mais la crainte que s'interrompe cette chute, malgré mon désir d'en atteindre le terme, un désir toujours contrarié puisque, à ce moment-là, je me réveillais, je m'asseyais au bord de mon lit. Je ne dormais plus, mais j'étais encore cernée par les images de mon rêve. Maintenant elles m'effrayaient. J'essayais pourtant de les retenir. Je savais que, derrière elles, se rassemblait, se précisait, prêt à surgir pour m'écraser, le souvenir de ce qui aurait pu ne pas arriver et qui était arrivé, l'accident, cet horrible bruit après l'avoir vue à peine, la haie qui s'entrouvrait, l'envol d'une jupe, quelque chose de si fluide, un élan et puis un corps d'enfant sur la route, parfaitement inerte.

J'AVAIS quarante ou cinquante ans, je ne sais pas, mon âge n'a plus d'importance. J'étais assise sur le bord de mon lit, les mains sur les genoux, nouées pour les empêcher de trembler, les pieds serrés l'un contre l'autre parce qu'il faisait froid, les cheveux dans les yeux, recroquevillée. Si quelqu'un m'avait vue, quel âge m'aurait-il donné?

Recroquevillée, un nœud dans la nuit. Les gens dormaient. Il n'y avait pas de bruit dans la maison, plus de voix, de pas, d'eau qui coule. Les rues aussi étaient silencieuses. Depuis longtemps, je désirais quitter cette ville. J'aimais conduire. Les jours de congé, je prenais la voiture, je m'en allais et j'avais l'impression que chacune de ces promenades était une tentative de départ, une tentative qui, une fois, aboutirait. Je traversais des villages. Je m'arrêtais dans une auberge. Un homme viendrait s'installer à ma table et me proposerait de partager avec lui une de ces maisons entourées d'un jardin qui ressemblaient à celle de mes parents. Je l'espérais vaguement. Je mangeais seule en regardant autour de moi, je guettais la porte de la salle. Mais une proposition de ce genre, je l'aurais

repoussée. J'étais attachée à ma solitude. Et je rentrais dans les embouteillages de fin de journée. Je retrouvais mon appartement, le bruit de la rue, mon travail.

Je me voyais très distinctement, occupée à me balancer sur le bord de mon lit. Mes cheveux glissaient sur mes joues, se rejoignaient devant ma bouche. Je ne les écartais pas. Je me balançais, les yeux fermés.

Au début, j'ai essayé de me défendre. Je me levais, j'allais m'asseoir à la cuisine, j'allumais une cigarette et je me répétais ce que m'avaient dit tous ceux qui avaient assisté à l'accident, et les autres aussi, plus tard, pour me reconforter. Ma cigarette tremblait dans ma main au-dessus du cendrier. Je n'étais pas responsable. Je ne roulais pas vite. Je longeais une haie. Il n'y avait pas de trottoir. La petite fille a couru sur la route. Elle s'est jetée sous les roues. J'ai voulu m'approcher d'elle, de son corps. Elle ne bougeait pas. Je ne tenais plus sur mes jambes. Des gens se sont précipités. J'ai eu le temps de voir encore une silhouette s'immobiliser devant la porte entrouverte de la haie, ou je l'ai imaginé plus tard.

J'écrasais ma cigarette. Je regagnais mon lit. Personne, à ma place, n'aurait pu l'éviter. Je devais dormir et oublier. Des semaines, des mois après, je ne bougeais plus, j'attendais. Personne ne tentait plus de me persuader et moi aussi, j'avais renoncé.

Chaque nuit mes rêves et le souvenir de l'accident me rejetaient sur le bord de mon lit. Comme une naufragée. Mais j'étais aussi le regard qui observait cette naufragée, qui s'en éloignait et cherchait à s'en détacher. J'aurais voulu la laisser, m'en aller. J'attendais que la nuit passe, que les jours passent. Je guettais les premiers signes de l'oubli. J'aurais voulu prendre la

fuite, abandonner derrière moi cette femme occupée à se balancer sur le bord de son lit et le corps de Véronique, croire à mon innocence et vivre comme avant. Je n'en avais pas le droit. Elle est venue à ma rencontre pour me le rappeler. Je me suis débattue longtemps. J'ai fini par admettre qu'elle avait raison. J'ai reconnu mes torts.

La nuit s'éclaircissait. Je faisais un pas, encore un autre, mes habits, du café, pousser la porte. Et alourdie par le manque de sommeil, marcher dans l'air frais et patienter jusqu'à l'arrivée du bus puisque j'avais vendu la voiture.

ELLE AVAIT une voix douce et très patiente que j'ai appris à aimer. Mais cette première fois, au téléphone, elle m'a parlé sèchement, ou je l'ai cru seulement à cause de la netteté, de la brièveté de ses phrases et des silences entre elles qui duraient.

Elle s'était présentée: la mère de Véronique, la petite fille que j'avais renversée avec ma voiture.

J'ai retrouvé aussitôt les mots que j'avais cessé d'utiliser pour mon propre usage: je ne roulais pas vite, sa fille s'était jetée sur la route, il fallait qu'elle le sache. Elle m'a interrompue: elle ne désirait pas me faire des reproches, seulement me voir, me rencontrer. Tout à coup, elle suppliait, me suppliait d'aller la voir, un instant seulement. Elle m'attendait. Véronique était son seul enfant. Je le savais. Comment refuser? D'ailleurs, je n'en avais pas envie. Malgré ma peur, j'irais, j'en aurais fini de me débattre seule. Elle conviendrait de mon innocence, elle seule saurait m'en persuader. Je reviendrais pardonnée et, de nouveau, je pourrais dormir.

J'AI LONGÉ la haie, poussé le portail, traversé le jardin. Elle se tenait au haut du perron, elle me regardait approcher. Je n'ai levé la tête qu'au dernier moment. Elle était grande et mince, vêtue de noir, belle et en même temps déplaisante, trop pâle, et cette raideur dans les épaules et le regard, dans les yeux aussi foncés que ses cheveux. Je me suis arrêtée un peu au-dessous d'elle, sur la première marche. Elle m'a examinée de la tête aux pieds sans chercher à le dissimuler. J'ai voulu lui tendre la main. Mais déjà elle reculait, se détournait en me priant de la suivre. Je suis entrée.

JE ME SUIS assise sur le canapé comme elle me le demandait. Elle s'est installée dans un fauteuil. Je ne me souviens plus que d'instant, mais avec une grande précision. J'essayais de boire le thé que j'avais accepté d'un hochement de tête. J'avais la gorge nouée. J'étais incapable de parler. Elle serrait sa tasse à l'intérieur de ses mains arrondies. Elle ne buvait pas. Pourtant elle avait cessé de m'observer. Elle semblait réfléchir. Nous étions assises pour la première fois l'une en face de l'autre dans le salon de sa maison.

Ensuite son fauteuil était vide, sa tasse sur la table. Elle était debout devant la fenêtre. Elle parlait maintenant, mais je la comprenais mal parce qu'elle me tournait le dos. Je crois qu'elle avait appuyé son front contre la vitre: Véronique avait cinq ans. Le jour de l'accident, elle s'amusait seule dans le jardin. Et elle entendait la voix de sa fille qui se racontait tout haut des histoires en jouant.

Parfois elle s'interrompait. Elle avait appuyé sa main droite aussi contre la vitre, à côté de sa joue, et j'attendais, en suivant des yeux le contour sinueux de ses doigts.

Il faisait beau, la fenêtre était entrouverte. Tout en allant et venant dans sa maison, elle entendait la voix de sa fille. Alors elle s'est approchée de la fenêtre. Véronique était assise dans l'herbe. Elle avait disposé des seaux, de la vaisselle de poupée autour d'elle. Mais elle ne jouait plus. Elle a remarqué, une fois de plus, combien sa nuque, sous les cheveux relevés, était frêle. Et elle a eu envie de courir dans le jardin. Soulever sa fille, sentir son corps enfermé à l'intérieur de ses bras et caresser de ses lèvres la peau, à la naissance des cheveux, là où l'odeur est si bonne.

Elle s'est tue longtemps, le front contre la vitre et la main repliée, crispée à côté de sa joue. Et puis elle a continué avec une sorte de détachement. Elle avait, comme moi pendant mes nuits d'insomnie, usé les mots à force de les répéter.

Oui, elle a eu envie de la rejoindre, mais Véronique s'est levée pour reprendre son jeu, elle avait du travail dans sa maison, elle s'est éloignée. Et c'est peu après qu'elle a entendu son cri.

J'aurais voulu lui dire qu'elle se trompait. Véronique n'avait pas crié. Elle ne m'en a pas laissé le temps.

Elle a couru dans l'escalier. Véronique n'était pas au jardin. Elle a vu tout de suite que la porte de la haie était entrebâillée. Elle s'est arrêtée un instant avant de se remettre à courir, mais ce qu'elle a vu ensuite, elle a refusé d'y croire, ce qui s'était passé ne pouvait s'être passé réellement.

Elle était adossée à la fenêtre maintenant, si proche. J'ai tendu le bras dans sa direction. C'était à mon tour de parler. Je savais ce qui s'était passé. Elle devait m'écouter, convenir de mon innocence, alors je partirais apaisée et ce soir je m'endormirais sans

crainte. Je pensais à l'interminable chute de mon rêve. J'allais enfin toucher le fond, être délivrée.

Mais elle avait déjà repris la parole. De sa voix indifférente, elle m'expliquait que chaque jour, à tout moment, elle s'approchait de cette fenêtre. Elle en soulevait le rideau. Elle appuyait son front à la vitre. Il ne s'était rien passé. Elle verrait Véronique, assise dans l'herbe, sa nuque fine, et ses mains esquissaient dans l'air des gestes qui ressemblaient à des caresses. Elle ne serait plus séparée d'elle que par cette mince feuille de verre, l'étendue du jardin. Il lui suffirait d'ouvrir la fenêtre, de l'appeler, de lui donner l'ordre de ne pas bouger, de l'attendre. Elle descendrait vite, elle irait la rejoindre, la soulèverait de terre et ses bras se refermeraient sur elle, plus jamais elle ne la lâcherait. Chaque jour, plusieurs fois, depuis des mois, elle s'approchait de la fenêtre, soulevait le rideau, espérait encore et ce qu'elle ressentait quand elle découvrait vide la place dans l'herbe où Véronique aurait dû se tenir, ce qu'elle ressentait à ce moment-là, pour la première fois elle paraissait s'apercevoir vraiment de ma présence, elle me regardait bien en face, est-ce que je pouvais l'imaginer?

Elle attendait une réponse. Je lui ai dit que je ne dormais plus. Bientôt j'allais être incapable de travailler. J'avais vendu ma voiture. Jamais plus je ne conduirais. Et jamais je ne pourrais oublier ce qui était arrivé. Je me suis tue. Je regardais mes mains trembler sur mes genoux. J'étais assise sur le canapé, voûtée, comme la nuit sur le bord de mon lit. Elle m'avait écoutée attentivement, toujours debout devant la fenêtre, légèrement penchée en avant, les bras le long du corps. Je n'avais pas su me défendre, et je n'avais plus la force de rien ajouter.

De nouveau elle était dans son fauteuil. Elle m'a offert du thé. Elle m'a posé quelques questions auxquelles je me suis efforcée de répondre. Oui, je vivais seule, je travaillais. Je n'avais plus de famille. Et des amis? Depuis le jour de l'accident, je ne sortais plus.

Plus tard, je me suis levée pour prendre congé. Elle m'a accompagnée. Avant d'ouvrir la porte, elle m'a priée de revenir. Elle était trop seule avec son chagrin. Son mari évitait la maison, qui lui rappelait sa fille, il se réfugiait dans son travail.

Ses mains sèches se sont refermées sur les miennes, ses doigts s'agrippaient à mes poignets pour m'empêcher de reculer. Elle avait ce visage, qui m'a toujours effrayée par la suite, au-dessus des lèvres blanches les pupilles qui s'élargissaient, leur eau sombre, opaque, dénuée de reflets, dans laquelle mon regard étouffait.

Elle répétait qu'il lui fallait retrouver le calme en parlant d'elle, de Véronique. J'ai accepté très vite, pour qu'elle me permette de partir ou parce que je venais de comprendre qu'elle avait raison. Si elle avait besoin de quelqu'un qui l'écoute, c'était bien à moi qu'elle devait le demander. Peut-être l'avais-je compris, mais je n'en suis pas sûre. Car j'étais endurcie, longtemps je l'ai repoussée, tenue à distance, je l'ai détestée, je dois l'avouer même si, aujourd'hui, j'en ai honte.

LA PETITE FILLE était assise sur la pelouse, ses jouets éparpillés dans l'herbe. Et puis elle était dans mes bras. Je courais dans les rues, entre les façades et je ne savais plus pourquoi je tenais cette enfant, je ne parvenais plus à m'en souvenir. Sa mère m'attendait au haut du perron. Je devais me hâter, lui rendre sa fille. Mais au bout de chaque rue s'ouvrait une autre rue. Je voyais bien que c'était impossible, je n'y arriverais pas. D'ailleurs mes bras étaient vides. Je courais plus vite, à la recherche de l'enfant. La route coupait en deux parties égales une vaste étendue de cailloux et j'étais seule dans la lumière. Depuis longtemps peut-être je n'avais plus. Pourtant la tache claire qui dansait au-dessus de la route et semblait si lointaine, grandissait. Elle se déployait, effaçait les cailloux, le ciel, voilait la lumière. C'était une étoffe souple, fraîche, elle s'abattait lentement, m'enfermait à l'intérieur de ses plis, s'enroulait si étroitement, en tant de couches serrées, autour de moi qu'il m'était impossible de m'en défaire. J'étais paralysée, mais encore vivante, et capable de sentir qu'à l'intérieur de l'étoffe mon corps s'amenuisait, se réduisait de plus en plus.

Je restais assise sur le bord de mon lit. Le jour, je m'entêtais, je décidais que je n'irais pas chez elle, que je m'enfuirais, puisque j'étais innocente, une victime comme elle et sa fille de cet accident.

La nuit, heureusement, j'étais lucide. N'importe où, elle me retrouverait, me traînerait devant la fenêtre de son salon et, les doigts accrochés à mon épaule, elle m'obligerait à regarder encore la place vide où aurait dû se tenir Véronique. Je n'avais pas le droit d'oublier. Elle savait qu'il me faudrait beaucoup de temps pour en convenir. Mais elle était patiente et tellement indulgente.

JE SUIS ARRIVÉE chez elle avec un peu de retard. J'avais préparé un prétexte pour mon départ, j'avais peur qu'elle me retienne. J'ai poussé la porte de la haie. Elle était déjà là, debout au haut du perron, elle m'attendait. Puisqu'il était trop tard pour m'enfuir, j'aurais voulu me dépêcher de la rejoindre, courir auprès d'elle pour lui prouver ma bonne volonté. Mais j'avais de la peine à avancer sous son regard. Je n'ai pas osé lui tendre la main. Je n'étais pas à l'heure. Je lui ai présenté mes excuses. Elle ne m'écoutait pas. Elle s'éloignait dans le couloir. Je l'ai suivie.

Elle montait l'escalier. Je marchais derrière elle, si fatiguée depuis que je ne dormais plus. J'avais envie de m'asseoir sur une marche et qu'elle me console. Toujours, en sa présence, je me suis sentie misérable, tentée par un désir d'humilité qui était comme un vertige, et je la détestais, au début, d'en être la cause.

Elle est entrée dans une chambre au bout d'un couloir. Elle ne m'avait pas encore dit un mot ni accordé un seul regard. Je n'ai pas osé la suivre. Je suis restée sur le seuil. Je voyais bien que c'était la chambre de Véronique: le lit sur lequel elle devait se pencher

chaque soir pour embrasser sa fille, une armoire, une petite table, partout des jouets, des animaux en peluche, des poupées, un bocal rempli de crayons. Elle tournait en rond. Elle a ouvert les deux battants de l'armoire, elle a examiné le contenu des tiroirs, les a repoussés, elle a rassemblé quelques feuilles sur la petite table. Elle ne me prêtait aucune attention. Elle a toujours été capable d'oublier parfaitement ma présence alors que son regard me poursuivait jusque dans la solitude de mon appartement et que j'allais vivre désormais dans la crainte de lui déplaire.

Je jetais parfois un coup d'œil derrière moi, sur l'escalier. J'aurais pu m'y précipiter, et m'enfuir loin de cette maison. Mais je revenais toujours à son visage. Il était très beau et menacé, desséché par le chagrin, un visage dont tout le moelleux s'était retiré. Si j'en avais approché mes mains, il se serait effrité comme une feuille à la fin de l'automne.

Elle aussi m'examinait. J'aurais dû lui dire que je partageais sa peine. Je résistais, je serrais les lèvres. J'attendais qu'elle parle la première. Chaque jour, elle viendrait ôter la poussière des meubles et des jouets, caresser les piles de vêtements qui allaient jaunir dans les tiroirs, chaque jour, au lieu d'oublier et de me laisser oublier.

C'est alors que j'ai vu, pour la première fois, au-dessus de son épaule, accroché au mur, le portrait de Véronique, la tête légèrement baissée, mais le regard oblique, levé vers moi, inquiet, qui exigeait de moi quelque chose que je ne comprenais pas. Je ne pouvais plus partir. Je me suis appuyée au montant de la porte. Je ne serais plus libre de partir. Elle a posé sa main sur mon épaule, un geste qu'elle a répété souvent ensuite et que j'ai eu longtemps de la peine à supporter parce

que ce bras tendu entre elle et moi, cette main lourde sur mon épaule éprouvaient ma docilité, qu'ils m'avertissaient de ma prochaine dépendance. Et je n'étais pas encore prête à l'accepter. En reculant pour me dégager, j'ai rencontré de nouveau le portrait de Véronique. Sa tête était serrée dans un capuchon de laine. Sur la route, je n'avais pas vu son visage. Pourquoi? Est-ce qu'elle était couchée sur le ventre? Ou ramassée, la tête dans les bras? Ou je n'en avais pas eu le temps. Je ne tenais plus sur mes jambes. Des gens se sont précipités, penchés sur elle, et ils m'ont entraînée, m'ont éloignée et maintenant elle m'avait retrouvée et, de ses yeux levés vers moi, elle m'interdisait d'ôter de mon épaule la main de sa mère.

Nous étions de nouveau dans l'escalier et je la suivais. Elle avait décidé qu'il ne devait plus rien rester de sa fille dans la maison. Elle avait besoin d'aide. Assistée par moi, elle aurait le courage, qui jusqu'ici lui avait manqué, d'emballer les jouets, les vêtements. A la cave, elle avait entassé des cartons vides et nous sommes remontées en tenant chacune un carton à bout de bras.

Elle était agenouillée sur le tapis. Elle tirait des piles de vêtements de l'armoire, elle les rangeait avec soin, une extrême lenteur dans le carton ouvert à côté d'elle. J'ai rempli le mien des jouets qui encombraient les étagères, des boîtes de jeux, je crois, des poupées, toutes sortes d'objets que je regardais à peine, des animaux en peluche. Je sentais leur fourrure sous mes doigts. Et un souvenir, à peine, un léger remous s'est avancé, a grossi, comme le flux, impossible à endiguer, d'un bonheur oublié, avant de se préciser: une image a effacé l'étagère, mes mains et les raisons pour lesquelles j'étais ici, celle d'un enfant endormi, sa joue

appuyée à la fourrure d'un animal en peluche. Je voyais très nettement la courbure de son bras qui émergeait des draps, replié sur le corps de l'animal pour l'empêcher de s'écarter pendant les soubresauts du sommeil et cette image devait remonter du fond de ma propre enfance, car je n'avais aucune expérience des enfants.

J'aurais voulu cacher mes larmes. Elles mouillaient mes mains et la fourrure de l'animal que je serrais entre mes doigts. Elle m'observait. J'ai craint un instant qu'elle ne se mette à pleurer aussi, mais elle s'est contentée de m'observer fermement, les mains immobiles sur ses genoux. Il y avait dans son regard une curiosité froide qu'elle ne cherchait pas à dissimuler et pas la moindre compassion. Elle avait le droit de se sentir offensée. De nous deux, c'est elle qui était le plus à plaindre et j'aurais dû me contenir. J'ai continué mon travail, oublié que j'avais préparé une excuse pour hâter mon départ et nous étions descendues plusieurs fois à la cave, nous avions rempli déjà une pile de cartons quand elle m'a fait remarquer qu'il était tard, que son mari allait rentrer et qu'il était temps pour moi de m'en aller. Je me suis enfuie aussitôt, honteuse, et je ne savais ce qui m'accablait le plus, les larmes que je n'avais pas su retenir, elle n'en avait pas versé une seule, le fait d'avoir oublié l'heure au point qu'elle ait dû me prier de partir, ou l'humble empressement avec lequel j'avais promis de revenir dès mon prochain jour de congé.

Je me répétais qu'elle m'avait quittée sans un mot de remerciement pour mon aide et c'est seulement en atteignant l'arrêt du bus que j'ai réalisé combien des remerciements auraient été incongrus.

P OUR DORMIR, je prenais de plus en plus de somnifères. Je voulais le sommeil, qu'il me mette à l'abri, au moins un instant. Mais Véronique marchait devant. Mes pas résonnaient. Elle se retournait et m'attendait. Elle ne prononçait pas un mot. Elle semblait ne pas le pouvoir. Seuls ses yeux, accrochés aux miens, suppliaient. Je lui tendais le lapin en peluche, l'ours, les poupées, l'un après l'autre tous les objets qui couvraient son étagère. Ses yeux se remplissaient d'une angoisse qui m'épouvantait, elle espérait, exigeait quelque chose de moi que je ne trouvais pas. Peut-être était-ce sa mère. Je traversais des pièces vides, je poussais des portes. De nouveau je courais dans les rues, entre les façades. Je courais sans raison sur une route qui se perdait dans la brume et je tombais ou j'étais ensevelie, j'ouvrais les bras, je sentais, autour de moi, mon corps se défaire, j'étais prête à obéir.

La commode, l'armoire, l'étagère étaient vides, les cartons empilés contre le mur. J'avais travaillé sans relâche. Je voulais me persuader que, dès que nous en aurions terminé, je serais libre. Nous avons porté les

cartons dans le garage, nous en avons rempli le coffre de la voiture, nous les avons entassés sur le siège arrière. J'ai pris place à côté d'elle et j'ai vu avec un peu d'envie ses mains se refermer sur le volant. Elle avait encore le droit de conduire et elle le faisait avec beaucoup d'adresse. Je pensais à mes promenades du dimanche à travers la campagne. Depuis l'accident, je n'avais plus quitté la ville, je devais me contenter des bus encombrés. Nous avons déposé les affaires de Véronique dans le vestiaire de je ne sais plus quelle œuvre et nous sommes rentrées.

De nouveau nous étions debout, face à face, dans la chambre nue. Elle me regardait. J'étais fatiguée. Je m'étais chargée des cartons les plus lourds. Ils étaient poussiéreux après leur séjour dans la cave. J'étais sale, j'avais transpiré, j'ai essayé d'arranger mes cheveux. Le silence durait. Et je ne trouvais rien à dire. J'attendais à côté de la porte qu'elle parle la première, qu'elle me permette de partir.

J'étais là, laide et encombrante, dans la chambre de sa fille. A sa place. Voilà ce qui était insupportable, ce qu'elle était incapable d'admettre. Je ne pouvais lui donner tort. J'étais seule, personne n'avait besoin de moi. Depuis longtemps ma vie était inutile et, sans moi, les vêtements et les jouets seraient encore ici et la voix, le rire de Véronique n'auraient jamais permis au silence de s'installer.

A un geste de sa main, j'ai compris qu'elle désirait que nous partions. Pourtant elle s'est attardée un instant et, quand elle m'a rejointe dans l'escalier, elle tenait le portrait de Véronique. Elle me l'a tendu. Pour que je l'emporte chez moi, que je l'accroche au mur. Et elle voulait que je lui promette de ne pas m'en séparer.

Ce visage, promettre de ne pas m'en séparer, qui était comme une maladie, plus forte que ma volonté de guérir. Je riais, agrippée à la barrière. Je ne pouvais plus dormir puisqu'il était installé dans mes rêves et, quand je m'asseyais sur le bord de mon lit, c'est encore lui qui traversait la nuit pour me rejoindre et qui exigeait quelque chose que je ne pouvais pas lui donner et je criais que j'étais à plaindre moi aussi, victime de la désobéissance de sa fille et de sa négligence à elle: pourquoi ne l'avait-elle pas mieux surveillée? Pourquoi le portail était-il ouvert? Et je répétais que nous devions oublier et ne plus nous revoir, surtout ne plus nous revoir.

Elle ne m'écoutait pas. Ses yeux vides étaient fixés sur un point du mur derrière moi. Peut-être y voyait-elle se dessiner le visage de sa fille puisqu'elle souriait. Elle a passé devant moi, lentement, très droite et silencieuse.

Je l'ai suivie en hésitant. Ça aurait été si simple d'accepter ce portrait, de m'en débarrasser ensuite. J'ai bredouillé quelques excuses. Elle avait déposé le portrait sur la table du salon. Elle s'éloignait sans répondre. Elle est entrée à la salle de bains, au fond du couloir. J'ai entendu la clé tourner dans la serrure. J'étais debout au milieu du salon. Elle se lavait le visage à l'eau fraîche, elle prenait un calmant, elle avait besoin d'être seule un instant. J'attendais, j'espérais qu'elle ne tarde pas trop. Véronique souriait dans son cadre. Non, ce n'était pas un sourire, une moue, une grimace. Ses yeux étaient pleins d'angoisse, elle se plaignait, elle avait mal. Est-ce qu'elle avait souffert avant de mourir? Elle est sortie de son jardin. Elle courait. Est-ce qu'elle a eu le temps d'avoir mal? La route s'est ouverte sous ses pas,

devant la haie, là où je sais que tout s'efface, la mémoire, la peur, où se dénouent les refus et commence cette chute bienfaisante, pour moi toujours différée, contrariée, mais elle n'avait pas à se réveiller trop tôt chaque nuit, à attendre l'aube assise sur le bord de son lit, ses mains ne tremblaient pas, elle tombait, tombait librement, alors que voulait-elle encore, pourquoi cette supplication dans son regard qui ne me lâchait plus? Et sa mère, désirait-elle que je m'en aille, que je reste, que je meure aussi, puisque, depuis longtemps, j'étais inutile? Elle devait revenir maintenant, j'étais fatiguée, prête à lui présenter mes excuses. Jamais je n'aurais dû lui parler si brusquement, je le regrettais, bien entendu. Je me suis approchée de la salle de bains, j'ai frappé, pas un bruit, j'ai essayé d'ouvrir, mais la porte était toujours fermée à clé.

J'étais adossée au mur dans le couloir. Un enfant endormi, sa joue sur l'oreiller, son bras arrondi autour de l'animal en peluche. Sa mère se penche, pose légèrement ses lèvres sur sa joue, effleure d'un doigt le bras nu, arrange les draps. Maintenant elle va de chambre en chambre, sans répit, elle frôle les murs, pose en passant sa main sur les meubles. Parfois elle s'arrête à la fenêtre, écarte les rideaux, elle presse sa paume et son front contre le verre. Elle repart, aveugle, elle se tient aux murs. Je lui ai pris sa fille. Pourtant je suis innocente. Elle courait le long de la haie. Elle s'est jetée sous les roues de ma voiture. Elle monte et descend les escaliers, elle entre dans chaque chambre, en ressort. Quand elle s'arrête un instant, le mal qui se tenait tranquille bondit et se démène, alors elle se lève, elle marche sans rien voir dans l'escalier, dans les chambres et les couloirs,

elle s'approche de la fenêtre, écarte le rideau. Je lui ai pris sa fille, ensuite je l'ai bousculée, j'ai ri, j'ai crié. J'ai peur de Véronique, de ses yeux. La nuit je ne dors plus, je reste assise au bord de mon lit. Je l'ai suppliée de répondre. J'ai secoué la poignée de la porte. Je n'aurais pas dû refuser le portrait, c'était à cause de ma peur, je l'emporterais et, si elle le souhaitait, je reviendrais. Je restais immobile un instant. Je guettais son souffle, un murmure. Son mari allait rentrer et me trouver là. Il me reprocherait de ne pas avoir appelé à l'aide, mais je ne pouvais pas m'éloigner de cette porte. Il me verrait assise sur le tapis, occupée à me balancer, le front appuyé aux genoux, et sa femme étendue au fond de la salle de bains. Cette fois, c'était ma faute, je le lui dirais, mais je ne bougerais pas d'ici. Chez moi m'attendaient mes cauchemars, mes nuits sans sommeil. J'avais besoin d'elle, de son aide. Si elle sortait enfin, je lui demanderais pardon, je ne protesterais plus, je saurais l'écouter. Je parlais à voix très basse, je chuchotais, la tête sur les genoux. Elle ne pouvait pas m'entendre, ça n'avait pas d'importance. Les mots que je prononçais, j'avais l'impression qu'ils franchissaient de très grandes distances avant que je sois en mesure de les comprendre. Je lui parlais de Véronique. Elle courait le long de la haie. Elle n'a pas crié. Je ne crois pas qu'elle ait eu mal. Chaque nuit elle m'attend. Elle attend de moi quelque chose. Je lui offre le lapin, l'ours en peluche, les poupées. Je ne sais pas ce qu'elle veut. Quand je l'aurai compris, j'aurai le droit de partir. Mais, pour l'instant, je dois rester ici, même s'il fait sombre, si la nuit tombe, même si sa mère ne m'entend pas, ne répond pas.

Je me taisais depuis longtemps, je m'étais peut-

être assoupie, recroquevillée sur le tapis du corridor, quand la porte s'est ouverte. J'ai senti sa présence. Je n'ai pas fait un seul geste. Je n'en avais plus le désir. Elle m'a pris par le bras, m'a forcée à me relever, m'a entraînée et poussée dans un fauteuil. Elle avait eu un malaise. Cela lui arrivait souvent. Je ne devais pas m'inquiéter. Elle passait sur mon visage un linge humide. Elle prenait mes mains dans les siennes pour les empêcher de trembler, elle écartait les cheveux mouillés qui collaient à mes joues, très douce et je lui étais infiniment reconnaissante de cette douceur, de sa présence, après ces heures d'angoisse, je lui étais reconnaissante d'être vivante et de parler, de ne pas user contre moi de ce silence que j'étais incapable de supporter. Elle murmurait que ce n'était rien. Elle était assise sur l'accoudoir à côté de moi. J'ai essayé de lui sourire, mais je ne pouvais m'empêcher de trembler. Elle a posé sa main sur mon épaule. Je n'avais plus envie de me défendre. J'ai fermé les yeux. Elle disait que, si je ne désirais pas cette photographie, elle n'insisterait pas. J'ai protesté, au contraire, j'y tenais beaucoup. Je regrettais de m'être emportée, je ne comprenais plus pourquoi.

Elle m'a aidée à me lever, à enfiler mon manteau. Je suis partie avec le portrait. Je me suis éloignée à regret, j'aurais voulu qu'elle me console encore.

J' AI EU de la peine à rentrer chez moi. Je me souviens que des gens me dévisageaient dans le bus. J'étais trop fatiguée pour m'en soucier.

J'ai déposé la photographie sur la commode en face de mon lit. Je l'ai déposée légèrement de biais, tournée vers la fenêtre. J'ai constaté que, depuis mon lit, je distinguais mal son visage et que je ne rencontrais pas son regard. Je trichais déjà.

Je suis tombée malade cette nuit-là. J'ai été prise de tremblements si violents qu'ils m'ont réveillée. J'étais raidie par le froid, un froid contre lequel j'étais incapable de me défendre puisqu'il ne provenait pas de l'extérieur mais de l'intérieur de mon corps, de mon sang, du réseau gelé de mes veines.

J'ai cru que je rêvais et j'ai voulu m'asseoir sur le bord de mon lit. Je n'avais plus de force. J'étais vraiment malade. Mais pourquoi? Le chagrin n'est pas une raison suffisante. Trop de nuits sans sommeil et cette scène, la veille. Ces heures passées sur le tapis d'un couloir à supplier derrière une porte fermée. Et elle qui a su garder le silence assez longtemps pour m'affoler au point que je supplie, demande pardon

sans raison. Ensuite elle est venue, elle m'a relevée, elle m'a réconfortée, j'ai pleuré sur son épaule, j'ai bredouillé des remerciements, et le portrait était là, sur ma commode. J'ai décidé d'abord de me défaire de Véronique. La colère m'a donné la force d'atteindre la commode, mais je ne tenais pas debout. Je suis tombée dans mon fauteuil et j'avais le portrait sur les genoux. J'étais mauvaise, une sorte de monstre. Cette nuit-là, si j'en avais eu la force, j'aurais jeté le portrait sur le sol, je l'aurais piétiné, ensuite je me serais enfuie pour ne plus revenir. Je ne voulais pas admettre que c'était impossible. Grâce à elle, je l'ai compris plus tard: c'était contre moi-même que devait se retourner ma colère. C'étaient mon orgueil et ma révolte qu'il me fallait piétiner. Apprendre à ne plus me soucier de mes désirs, à ne plus choisir.

Je suis restée dans mon fauteuil, effrayée par la mobilité de ce qui m'entourait. La poignée et l'encadrement de la porte, la paroi contre laquelle venaient buter les franges du tapis, le tapis lui-même qui s'avavançait jusqu'à mes pieds s'étaient décomposés en de très fines particules qui, en vibrant, s'écartaient les unes des autres, se repoussaient et la poignée, l'encadrement de la porte, les franges du tapis étaient à portée de ma main, mais quand je la tendais avec peine, car plus les objets s'allégeaient autour de moi, plus je me raidissais, mes doigts passaient au travers.

Je courais, je courais sans cesse. Je ne songeais plus à détruire le portrait de Véronique ni même à en détourner les yeux. Des heures se sont écoulées, peut-être davantage. Les stores étaient baissés. Je n'étais plus capable de lire l'heure. Je sursautais parfois, surprise par le son de ma voix. Elle me regardait. Je lui criais de m'attendre. Je m'approchais d'elle. Mainte-

nant, j'étais penchée au-dessus de son visage, je l'interrogeais, elle devait me dire ce qu'elle désirait que je fasse, je lui obéirais, je n'aurais plus mal. J'avais oublié les raisons de ma colère. Je caressais ses joues. Son sourire ressemblait à la grimace qui précède les pleurs. Pour la consoler je ne trouvais pas les mots, les gestes qui convenaient. Je n'avais pas eu d'enfant. J'ai entendu plusieurs fois la sonnerie du téléphone. Je n'avais pas le droit de répondre. Je devais rester ici, enfermée ici, cet ordre-là au moins était clair dans les yeux de Véronique, mais il y avait autre chose. De nouveau elle était loin. Elle se tenait droite. Autour d'elle, la terre était étincelante. Je marchais sans peine, sans fatigue. Dès que je l'aurais atteinte, il n'y aurait plus de retour possible. Arrêtée, brûlée par la lumière, je n'aurais plus de mots pour protester, plus de paupières pour fermer les yeux, plus de mains pour y cacher mon visage. Je m'approchais d'elle pas à pas. Je me préparais.

J'AI ENTENDU le coup de sonnette. Je me suis traînée jusqu'à la porte. Elle était très belle. Elle portait un manteau noir, un chapeau, ou je l'ai imaginé, jamais par la suite elle n'a mis de chapeau, et des gants qu'elle a retirés avec une exclamation de surprise en me voyant. Je me suis demandé combien de temps j'avais passé seule ici.

Elle a jeté son manteau sur le fauteuil. Elle m'a aidée à regagner mon lit. Elle a ouvert toute grande la fenêtre. Pendant qu'elle allait et venait, je ne pouvais détacher mes yeux de son manteau. Il était très ample, étalé sur le fauteuil à côté de mon lit, une voile noire, gonflée par le vent, qui me parlait d'un lent voyage que nous ferions ensemble, si je ne résistais pas. Je me souvenais de la terre dévastée par la lumière où m'attendait Véronique. C'était à elle de m'y conduire. Elle en connaissait le chemin.

Elle était penchée au-dessus de mon lit, elle m'expliquait qu'elle partait un instant pour acheter des médicaments. J'ai fait un signe de la tête pour lui dire que j'avais compris, qu'elle fasse comme elle l'entendait, et enfin je me suis endormie après

————— DE L'AUTRE CÔTÉ —————

avoir remarqué que le portrait avait retrouvé sa place sur la commode, mais disposé de face.

QUAND je me suis réveillée, elle était assise à côté de mon lit. Et mon travail? Le téléphone avait sonné plusieurs fois. Ils s'inquiétaient là-bas, je devais les avertir. Je me sentais mieux, j'ai voulu me lever. Mais elle, les mains sur mes épaules, m'a retenue. Elle m'a priée de me calmer. Le médecin avait recommandé du repos, d'éviter toute fatigue. Elle s'en occuperait elle-même.

Du corridor où se trouvait le téléphone, elle m'a demandé de lui indiquer le numéro. Elle a donné de longues explications. Elle parlait à voix basse. Je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Elle est revenue en affirmant que tout était arrangé, je n'avais pas à m'inquiéter.

Elle a approché un verre de mes lèvres. Je me suis recouchée, inquiète, ils engageraient une remplaçante, j'allais perdre ma place. Et le médecin, je ne l'avais pas vu. Elle arrangeait la couverture. Il m'avait examinée, mais j'avais trop de fièvre pour m'en apercevoir. Brusquement tout s'est effacé.

Pendant quelques jours, elle ne m'a pas quittée. Est-ce qu'elle rentrait chez elle pour la nuit? Quand

je me réveillais, elle était là. Elle me tendait une assiette. Je m'efforçais de manger. Elle m'accompagnait à la salle de bains. Je retrouvais mon lit avec soulagement. Je me sentais très faible et engourdie, mais calme. Je la regardais verser, en les comptant, des gouttes dans un verre d'eau. Pendant que je buvais, elle me soutenait, un bras passé autour de mes épaules. Je retombais sur l'oreiller. Je fermais les yeux. Je m'endormais très vite. Je voyais s'estomper sa silhouette dans le fauteuil à côté de mon lit, cette fine et droite silhouette que j'apercevais dès que j'ouvrais les yeux.

J'AI REPRIS mon travail. Une fois par semaine, comme je l'avais promis, je me rendais chez elle. Au début presque volontiers. Elle avait changé. Elle était plus simple, plus familière aussi, comme si ma maladie nous avait rapprochées. Elle m'accueillait, au haut du perron, avec la même réserve. Mais dès que nous étions installées au salon, elle m'interrogeait: est-ce que je dormais, est-ce que je prenais mes médicaments?

J'aurais dû être sincère. Lui avouer que, si j'étais encore parfois réveillée par un cauchemar, il m'arrivait des jours durant de ne plus penser à Véronique, de ne plus souffrir de son souvenir. Lui avouer que peu à peu je l'oubliais. Elle aurait pu alors facilement me convaincre de mon erreur.

Mais je m'obstinais à mentir. Je craignais d'offenser son chagrin en lui montrant que le mien s'atténuait. Je ne souhaitais pas non plus, en simulant trop de tristesse, provoquer son inquiétude et l'amener à intervenir encore dans ma vie. Je voulais bien lui consacrer quelques heures par semaine, mais, les autres jours, la tenir à distance.

Elle n'était pas dupe. Elle sentait mes hésitations, mes calculs. Elle écoutait patiemment et quand mes réponses étaient trop évasives et maladroitement, elle laissait tomber le silence. Le silence a toujours été une de ses façons de me punir. Je ne le supportais pas. J'essayais à mon tour de trouver quelque chose à dire. Mais elle s'entêtait, répondait à peine. Et je m'en irritais. Elle avait pourtant raison de ne pas se prêter à mes mensonges.

Elle s'approchait de la fenêtre. Je savais que la pelouse était vide et, ce qu'elle ressentait à ce moment-là, elle avait essayé de me le faire comprendre. Mais le temps avait passé, nous devions oublier et ne plus nous voir. C'est ce que je me répétais sans oser le lui dire, au lieu de m'approcher d'elle, de me tenir à ses côtés, où était ma place. Je ne l'avais pas encore compris. Grâce à elle, j'ai changé, je me suis débarrassée de cet orgueil qui me raidissait. Grâce à elle, j'ai vu qui j'étais, alors je n'ai plus tenté de me défendre.

A chacun de nos rendez-vous, son silence devenait plus écrasant, plus cruel. Elle ne s'inquiétait plus de moi, de ma santé. Ses yeux m'évitaient, restaient fixés, dilatés, inquiétants, sur un point du mur derrière moi.

Alors j'ai pris l'habitude de parler, de mon travail, de ce qui se passait en ville, de parler sans savoir si elle m'écoutait, jusqu'à l'heure où je partais sans me retourner.

Ensuite je comptais les jours qui me séparaient d'elle. Je voyais arriver le moment de notre rencontre avec une insurmontable terreur. Je faisais des projets de fuite. Mais où que j'aille, j'étais persuadée qu'elle me retrouverait. J'imaginai alors que j'apprenais sa mort et que je n'y étais pour rien. Et quand je me

mettais en route pour aller chez elle, j'essayais encore de me persuader qu'il se passerait quelque chose, que c'était la dernière fois. Mais elle me quittait en prononçant toujours la même phrase que je redoutais: à la semaine prochaine, et j'acquiesçais, très vite, de peur qu'elle me retienne, alors que l'instant était enfin venu de partir.

J'hésitais à rentrer chez moi. Je traînais dans les rues. J'avais caché le portrait de Véronique dans une armoire. Le jeter, je ne l'osais pas. Si, encore une fois, elle sonnait à ma porte, je ne pourrais pas l'empêcher d'entrer. Avant de répondre j'ouvrirais doucement l'armoire, je remettrais le portrait à sa place, sur la commode. Elle ne s'apercevrait de rien.

DEPUIS longtemps, des mois sûrement, je n'avais plus le courage de parler sans jamais obtenir de réponse. Je me taisais aussi, occupée à réprimer le tremblement de mes mains et mon envie de hurler dans le silence. Elle était très pâle. Elle attendait je ne savais quoi, pâle et méprisante. C'est du moins ce que je croyais, mais je sais aujourd'hui qu'elle me plaignait. Elle désirait m'aider, ne le pouvait contre mon gré. Elle attendait que je desserre les poings, que je lui avoue ce que mes tremblements, ma mauvaise mine lui avaient déjà appris: de nouveau je ne dormais plus, des cauchemars me réveillaient chaque nuit, m'obligeaient à m'asseoir sur le bord de mon lit. Pourtant je l'avais compris, presque admis pendant ma maladie. Il n'y avait qu'un pas à faire, une frontière à franchir. De l'autre côté, je serais une autre, ma mémoire effacée peut-être, mais aussi ma faute. Desserrer les poings, lui tendre la main, et j'aurais acquis plus tôt la merveilleuse légèreté qui est la mienne aujourd'hui. Je lui ai fait perdre, j'ai perdu, beaucoup de temps.

Un jour elle a pleuré devant moi, pour la pre-

mière fois. Je crois qu'elle ne sentait pas les larmes qui coulaient sur ses joues. La tête renversée sur le dossier, les bras allongés sur les accoudoirs, un peu cambrée, tourmentée par une peine sans issue.

A mon tour, je l'observais. Elle m'avait consolée, soignée avec dévouement. J'aurais dû l'aider à mon tour, chercher des mots, préparer des phrases et me décider à les prononcer. Je n'ai pas fait un geste, pas eu une parole de réconfort.

Nous sommes restées longtemps l'une en face de l'autre. Jusqu'à ce qu'elle se lève. Je l'ai suivie, elle m'a tendu mon manteau et elle m'a laissée seule dans le hall. Je suis partie lentement. La maison était silencieuse. Dès le premier jour, je l'avais détestée et elle le savait.

ENSUITE commence cette période confuse. J'étais à mon travail, chez moi, chez elle. Dans la rue, je baissais la tête. J'avais peur. Si quelqu'un m'adressait la parole dans le bus, je me levais, je descendais au prochain arrêt. Je n'entrais plus que dans les magasins où je pouvais me servir seule. Je travaillais si mal, on ne me confiait plus que les tâches faciles, pourtant je devais rester longtemps après les autres pour rattraper mon retard. Ensuite je courais de nouveau dans les rues. Parfois elle me laissait seule au salon. Elle revenait, elle me tendait mon manteau avec colère. Chez moi, la nuit, j'avais envie de l'appeler. Je ne supportais plus d'être assise sur le bord de mon lit. Je marchais en bousculant tout sur mon passage. J'ai brisé le cadre du portrait. Je n'ai pas osé déchirer la photographie. Je ne songeais plus à fuir. Je ne dormais plus. Je n'aurais pas eu la force de faire une valise, pas été capable de prendre un train. Elle ne s'occupait plus de moi, pourtant une fois par semaine j'allais la rejoindre, j'avais presque envie d'y aller, sans comprendre pourquoi. Sa colère grandissait. J'avais envie de la provoquer, qu'elle crie, se démène

elle aussi comme une folle enlaidie par la haine. Mais elle savait garder son calme. Elle était très belle, toujours soignée. Est-ce que je m'habillais, me déshabillais, faisais ma toilette, me brossais les cheveux? Je faisais des gestes, sans y penser, en courant, en me heurtant aux murs, car j'étais entourée de hauts murs.

Une longue période, je crois, dont je ne garde que de vagues souvenirs, à part quelques instants, sa voix au téléphone, un matin. Comme la première fois, elle désirait me voir, le plus vite possible, ce jour même qui n'était pas celui de notre rendez-vous. A midi, je me suis précipitée à l'arrêt du bus. Presque une demi-heure de trajet dans les rues encombrées.

Elle marchait de long en large dans le salon. Elle s'arrêtait un instant, appuyée des deux mains au dossier de son fauteuil. Elle n'en pouvait plus. Seule, elle ne viendrait pas à bout de cette journée. Elle me demandait de rester. Je lui ai expliqué que c'était impossible, il n'y avait personne pour me remplacer à mon travail.

De nouveau, elle marchait, penchée en avant, sa main droite levée effleurait les murs, les meubles. Elle revenait vers moi. Elle était décoiffée, pour une fois, ses vêtements chiffonnés.

Tout à coup elle a renoncé. Elle m'a laissée partir. Elle était adossée à la fenêtre. Elle n'a pas fait un geste pour me retenir.

Ensuite, je quitte mon travail. Elle est là, à quelques pas. Je la reconnais aussitôt. Dès qu'elle m'aperçoit, elle vient à ma rencontre, me prend le bras, m'entraîne quelques rues plus loin où est garée sa voiture. Elle ouvre la portière, me pousse à l'intérieur. Je suis assise à côté d'elle. Tout en conduisant, elle m'explique avec des sourires, elle est gaie, volu-

bile, je me rassure, je n'aurai pas à subir le silence habituel, qu'elle a eu ce matin-là une excellente idée: chaque jour elle viendra me chercher, elle m'emmènera chez elle pour le repas de midi, un trajet insignifiant avec sa voiture.

Je suis installée à une table soigneusement préparée. Elle me sert un copieux repas. Je n'ai pas faim. Elle parle: probablement je me nourris mal, voilà la cause de ma nervosité, de ma mauvaise humeur. Tout va s'arranger. Elle rit, se fige parfois un très bref instant, ses yeux fixés sur moi sans me voir, aveugles, et je détourne la tête.

E LLE EST VENUE me chercher un soir. Je l'ai suivie. Le trajet jusque chez moi m'effrayait chaque jour davantage. Bientôt elle est venue chaque soir.

J'étais assise dans sa voiture, ensuite chez elle. J'essayais de manger ce qu'elle avait mis dans mon assiette. Sa voix était aiguë. J'aurais voulu qu'elle se taise. Je cherchais les mots pour lui demander de se taire, sans la vexer, lui faire comprendre que sa voix était tout simplement trop aiguë, mais je n'étais pas capable de réfléchir, je cachais mes mains sous la nappe parce qu'elles tremblaient.

Elle me reconduisait à la nuit, je ne dormais pas, j'entendais encore sa voix, et ce mot, Véronique, qu'elle prononçait sans cesse, Véronique, ce mot acéré comme une flèche qui brillait dans l'obscurité avant de venir se planter dans ma peau.

UN JOUR à midi, je n'ai pas pu. Descendre l'escalier, pousser la porte de la rue, la voir debout sur le trottoir, à quelques pas, et m'avancer vers elle, ou alors je me serais précipitée, j'aurais effacé à coups de poing sa face trop pâle, ses yeux vides. Je suis restée assise seule à mon bureau et, dans l'après-midi, je me suis enfuie. J'ai marché dans les rues. A cette heure-là, elles étaient pleines d'enfants qui rentraient de l'école et de mères qui les tenaient par la main. J'ai marché pendant des heures. Je me reposais un instant sur un banc. Il faisait froid. J'aurais voulu entrer dans un café pour me réchauffer. Tous étaient pleins de gens attablés et leurs mains s'agitaient sous les lampes devant leurs visages.

J'étais très loin de chez moi, et tout cela était inutile, puisque je ne pourrais pas marcher toujours. J'ai eu de la peine à regagner mon quartier, ma maison. Elle était sur le palier, penchée au-dessus de la rampe, qui me regardait monter péniblement. Elle est venue à ma rencontre. Elle souriait. Je ne savais plus pourquoi j'avais essayé de m'enfuir. Et maintenant elle allait me punir. Elle m'a prise par le bras.

De nouveau je marchais dans la rue, mais je n'étais plus seule. Dans la voiture, pendant que nous roulions en direction de sa maison, je me suis souvenue de son mari qu'elle avait toujours évité de me faire rencontrer. Est-ce qu'il serait là? Est-ce qu'ils allaient me juger tous les deux?

Il n'y avait personne au salon. Je me suis assise sur le canapé. Voilà, j'étais de retour. Elle s'était approchée, elle avait posé sa main sur mon épaule: «Je me suis inquiétée, je vous ai cherchée. — Je suis désolée. — Désolée, elle riait, et vous allez recommencer?» J'ai secoué la tête. Où que j'aille, elle me retrouverait et, à chaque fois, sa main pèserait plus lourd sur mon épaule: «Je reviendrai demain, chaque jour, mais maintenant je suis fatiguée, j'aimerais rentrer. — Plus tard, j'ai quelque chose à vous montrer.»

Elle avait préparé sur la table une pile d'albums. Elle en a pris un. Elle s'est assise à côté de moi sur le canapé. Les pages étaient couvertes de photographies serrées les unes contre les autres. Pour moi, une série monotone, étouffante de visages. Pour elle des signes qui détenaient chacun et lui restituaient un souvenir encore vivant.

Je vous écoutais ressasser des mots de tendresse, vos mains se soulevaient, mais vos caresses se perdaient dans le vide et vos bras se refermaient sur votre poitrine. Vous tourniez les pages. Vous restiez courbée longtemps sur chacun des visages de Véronique, vous vous acharniez à rassembler ces morceaux qui ne tiendraient plus jamais ensemble.

Vous avez parlé pendant des heures. Jusqu'au matin, je ne sais plus bien. Au début, je guettais un bruit de pas. Où était votre mari? J'espérais son arrivée maintenant, qu'elle me délivre des murs que vos

paroles multipliaient autour de nous, qui nous isolaient mieux que la nuit. Mais il était trop tard, ou peut-être était-il caché dans la maison et il nous écoutait ?

Vous tourniez les pages de l'album. Votre doigt effleurait chaque photographie, avançait un peu, hésitait, s'arrêtait. Vous avez allumé la lampe. Nous étions assises épaule contre épaule dans un rond de lumière, penchées sur Véronique. Son visage seulement dans les plis de l'oreiller, ou encadré de ses deux poings, parfois l'une de ses mains épanouie à côté de sa joue, les doigts dépliés. Son regard grave et mat, qui semblait d'abord ignorer celui de sa mère tendu vers lui, brusquement éclairé par un sourire. Sourires, pleurs, profils et faces, des boucles sur la nuque, une chaînette d'or autour du poignet, des fossettes sur le dos de la main, et des yeux d'un brun tendre, désormais attentifs. Son corps qui se redresse. Elle est assise sur une chaise haute, sur le tapis, sur le canapé du salon, debout appuyée aux barreaux de son lit. Et pour la première fois, elle marche seule sur un sentier à la lisière d'un champ et les épis sont plus hauts que sa silhouette qui s'éloigne.

Quand j'ai vu le portrait, je l'ai à peine reconnu. J'ai posé ma main sur la page pour vous empêcher de la tourner. C'était bien la même photographie, celle dont j'avais brisé le cadre, que j'avais jetée dans un tiroir. Cette face blanche enserrée par le capuchon de laine, les yeux immenses et la bouche triste. Elle m'attendait et je courais, j'étais sur le point de la rejoindre. Elle était debout dans la lumière. C'était bien elle, mais je n'avais plus peur. Elle avait changé. Elle n'était plus cette inconnue qui m'appelait, se dérobait pour me tourmenter, mais une enfant que je

connaissais bien et je savais son âge et qu'elle marchait depuis peu à cet instant où elle retenait ses pleurs, et pourquoi? Elle venait de lâcher un jouet qu'elle aimait et il s'était cassé, ou elle avait mal, on l'avait grondée? J'aurais su, moi aussi, trouver les mots et les gestes pour la consoler, j'aurais osé la toucher, caresser sa joue, la prendre dans mes bras. Elle l'aurait permis. Je n'ai plus cessé de vous poser des questions. Je montrais du doigt certaines photographies qui m'intriguaient et puis, de chacune d'elles, j'ai voulu tout apprendre, dans quelles circonstances elles avaient été prises, et où, et qui étaient ces gens qui entouraient Véronique. Je voulais la connaître aussi bien que vous. Je vous interrogeais avec rage, un acharnement exaspéré, parce qu'il était de mon devoir de ne rien laisser dans l'ombre et qu'à cette condition seulement elle m'appartiendrait aussi.

Vous avez tourné une page, et les suivantes étaient vides. Nous étions rassemblées dans le rond de la lampe, Véronique entre nous. Vous lui aviez donné la vie, moi je la lui avais prise. Je portais le masque que chacun redoute, contre lequel tous se révoltent. Je le porterais toujours, je n'aurais plus d'autre visage.

De nouveau elle était à la fenêtre, le front collé à la vitre. Elle regardait le jardin à demi effacé par la nuit. Innocente ou coupable, c'était une question inutile. Elle s'était approchée sans que je l'entende. Elle se tenait debout à côté du canapé. A la hauteur de mes yeux, je voyais sa main, ses doigts recourbés sur le dossier.

Innocentes nous l'étions toutes les trois, mais détruites ensemble, à la même seconde. Et seule je prétendais échapper aux conséquences de l'accident,

m'enfuir et vivre comme avant, insouciante, indemne. Voilà de quoi j'étais coupable. Même si ma présence lui était odieuse, jamais elle ne le permettrait. Elle s'était assise tout près de moi sur le canapé. Et elle parlait encore, des semaines dont il n'existait pas de photographies, du dernier jour.

Mais je ne vous écoutais plus. Véronique m'attendait. Elle ne me faisait plus peur. Je lui donnerais la main. Nous marcherions dans la lumière, la lumière qui dévore les mots, les cris, la mémoire, qui accorde le silence. Vous vouliez ma promesse de ne plus m'enfuir. Vous m'avez obligée à relever la tête. Vos yeux étaient durs et tentants. Vous sauriez me conduire auprès de Véronique. A condition que je vous obéisse. Je devais vous faire confiance, ne plus résister, me détendre. Vous avez passé votre bras autour de mes épaules, vous avez pris ma main dans la vôtre, et je répétais que vous aviez raison. Aujourd'hui encore, je vous donne raison, entièrement. Si vous pouviez lire ces lignes, elles vous feraient plaisir. Non, je sais, maintenant vous m'avez oubliée.

E LLE M' A LAISSÉE. Elle est montée à l'étage. J'ai entendu couler de l'eau. Je n'osais pas bouger. Je me suis assoupie. J'ai dû dormir une heure ou deux. Quand je me suis réveillée, elle était assise dans son fauteuil. Elle m'observait calmement pendant que j'essayais de me redresser. Elle avait changé de vêtements. Elle était bien coiffée. En souriant, elle m'a tendu une tasse de café. J'ai essayé de la remercier, de prendre dans mes mains la tasse et de la porter à mes lèvres. Mais j'ai fait un faux mouvement, la tasse s'est renversée. Une tache brune s'élargissait sur le tissu du canapé. Je me suis levée. Elle est allée chercher un chiffon à la cuisine. Quand elle est revenue, je reculais en direction de la porte.

Vous vous êtes immobilisée, votre chiffon à la main: «Est-ce qu'il faut toujours tout recommencer?» Voilà ce que vous avez dit, je crois. Les albums étaient encore empilés sur la table. Je savais que je n'avais pas le droit de partir, mais comment était-ce possible? Vous avez posé votre main sur mon épaule, vous m'avez obligée à me rasseoir. Il n'y avait ni innocents ni coupables. Mais l'accident devait changer le cours

de mon existence, il devait en être ainsi. Vous attendiez et brusquement, et définitivement cette fois, mieux encore qu'au matin, avant de m'assoupir, j'ai décidé de m'en remettre à vous. Bien sûr, il y aurait des moments difficiles, mais vous sauriez m'aider. J'ai senti que tous mes muscles se relâchaient, j'étais heureuse, j'ai appuyé ma joue à votre main.

P LUS TARD, elle s'est éloignée. Elle allait, venait. J'ai entendu le dé clic du téléphone. Je n'ai pas essayé de comprendre ce qu'elle disait. J'ai bu le café bouillant qu'elle me tendait de nouveau. Mes mains tremblaient. Elle m'a assuré que j'étais malade, bien plus que je ne le soupçonnais. C'est pourquoi elle venait de prendre rendez-vous chez le médecin, celui qui l'avait soignée après la mort de Véronique. Elle m'a aidée à me lever. Je tenais à peine sur mes jambes. Elle m'a soutenue jusqu'à la voiture. Nous nous sommes arrêtées dans un quartier que je connaissais mal. Nous avons monté un large escalier à la main courante de pierre soutenue par une colonnade. Une lumière jaune tombait d'une verrière sur les marches usées. Nous avons attendu que s'ouvre une très haute porte garnie de carreaux de verre coloré. Elle a suivi le médecin. Je suis restée à la salle d'attente, jusqu'à ce qu'elle vienne me chercher.

Ensuite, j'étais seule avec lui dans son cabinet. Il m'a posé quelques questions. Il m'a auscultée aussi, je crois. Je me souviens de ma gêne. Je n'avais pas fait ma toilette. Mes vêtements étaient froissés et je me

suis aperçue qu'une tache de café s'étalait sur ma jupe. De nouveau, j'étais assise devant lui. Son stylo courait sur le papier. Je luttai contre le sommeil. La pièce était parfaitement silencieuse à part le frôlement du stylo sur le papier. De temps à autre, il levait la tête, me posait une nouvelle question. En attendant que je réponde, il me dévisageait en silence. J'avais de la peine à trouver les mots. Je m'y efforçais pourtant. Je désirais lui expliquer que je n'étais pas malade, épuisée seulement. Il écrivait, et le bruit léger de son stylo m'engourdissait. J'ai eu envie de tendre le bras, de le tirer par la manche, de l'appeler à l'aide, contre vous peut-être. Mais, inexplicablement, j'ai senti les larmes me monter aux yeux. Les sanglots me secouaient, m'étouffaient. Il m'observait, la tête penchée sur l'épaule, avec un air affectueux. Il était debout derrière son bureau. Il a murmuré quelques mots d'encouragement. Ensuite il s'est dirigé vers la porte et l'a ouverte. Elle était là. Elle m'a emmenée. Elle a glissé son bras sous le mien. Quelqu'un dans le couloir s'est rangé pour nous laisser passer. J'ai rencontré son regard étonné.

Les façades défilaient. Je n'essayais pas de reconnaître les rues. J'aurais voulu rouler toujours. Ses mains se croisaient sur le volant. J'ai vu la haie, la porte de fer dans la haie. Nous étions arrivées. Ses mains se sont refermées sur mes épaules. Elle m'a poussée en avant, à l'intérieur de sa maison, dans l'escalier, jusque dans la chambre de Véronique. Elle m'a ôté mon manteau, mes souliers. Je me suis couchée. J'étais couchée dans le lit de Véronique et je me suis endormie.

J'AI vraiment été malade. Elle s'approchait sans bruit. Je sentais sa main sur mon front, mes joues. Elle arrangeait les draps, s'éloignait, revenait. Je n'ouvrais presque plus les yeux. Sauf lorsqu'elle me tendait un verre d'eau et un comprimé que j'avalais rapidement. Alors j'apercevais le portrait, accroché au mur, en face de moi. Je l'avais emporté, déposé sur la commode. J'en avais brisé le cadre, jeté la photographie dans un tiroir. Pourtant il était là. Grâce au comprimé je savais que j'allais m'endormir. J'aimais ce moment où les traits de Véronique, les objets autour de moi se retiraient, refluaient en se diluant, ce moment où il ne restait d'eux que des vibrations qui s'affaiblissaient. Véronique n'était qu'un point si lointain qu'il paraissait inaccessible, mais ses yeux s'étiraient sur toute la largeur du chemin. Pour la rejoindre, je devais les traverser, traverser le rideau de ses yeux et marcher de l'autre côté, sans me retourner. Elle grandissait. Dans mon impatience, je tendais les deux bras vers elle. Ils étaient démesurés et fragiles, disloqués par la lumière et, tandis que se précisait le sourire de Véronique, maintenant bienveillant, mon

corps entier se désagrègeait, il n'était plus qu'une poussière qui flottait autour de son visage. Pourtant j'existais encore, mais ouverte, disséminée. Je n'avais plus de nom. J'étais débarrassée des particularités que j'avais confondues avec ma liberté. Je comprenais que la liberté ne commence que là où elles s'effacent et ma joie aussi était démesurée.

Je saisisais le verre, le comprimé qu'elle m'offrait. Elle me disait que j'avais crié, parlé en dormant et crié, les yeux écarquillés et que, malgré tous ses efforts, je n'avais pas eu l'air de la reconnaître. Je l'écoutais à peine. J'attendais le sommeil. Véronique n'aurait plus de reproches à me faire. Je ne désirais plus fuir, mais la rejoindre, arriver avec elle au bout du chemin.

Quand le sommeil tardait à venir, j'étais parfois victime d'une rechute. La porte restait ouverte. A tout moment, elle pouvait entrer. Je pensais à mon appartement dont j'avais le droit de fermer la porte. Il suffirait, quand elle viendrait, de refuser le verre d'eau, les médicaments, de la bousculer pour me précipiter dans l'escalier.

Je renonçais vite. Elle était comme moi, comme Véronique, une victime. Ce n'était pas à elle que je devais d'être ici, mais au hasard qui m'avait conduite sur la route, devant sa maison, à cette minute précise où Véronique s'était précipitée hors de son jardin. Ou à la volonté qui avait décidé de ce hasard, qui se moquait de nous, de moi, à laquelle il fallait bien que je m'abandonne.

UN JOUR, une pensée m'a tirée de ma presque continuelle somnolence. Et son mari? J'habitais dans sa maison depuis des jours, des semaines peut-être, et jamais je ne l'avais vu, jamais je n'avais entendu sa voix. Est-ce qu'il se doutait de ma présence?

Je n'osais pas le lui demander. J'avais peur de lui déplaire. La porte de ma chambre était toujours ouverte. Je ne saurais pas où me réfugier, je ne pourrais pas me soustraire à sa colère. Je vivais dans la lumière blanche de mon rêve mais, quand je ne dormais pas, elle était froide, elle m'exposait, nue, aux regards.

Je n'osais pas l'interroger. Elle parlait peu, s'approchait, m'apportait des médicaments, mes repas et s'éloignait rapidement, avec un sourire.

Moi aussi, je souriais, je souriais tant qu'elle pouvait me voir. Ensuite j'attendais le sommeil. Il était, malgré mes efforts et les comprimés, de plus en plus lent à venir.

JE MARCHAIS de long en large, dans la chemise de nuit qu'elle m'avait prêtée. Tout à coup elle était là, je ne l'avais pas entendue monter l'escalier. Elle a affirmé que j'allais prendre froid. Je me recouchais quand elle m'a proposé de dîner avec elle, à la cuisine. Mais il fallait que je m'habille. J'ai accepté. Je craignais sa présence, mais plus encore de la contrarier. Je cherchais mes vêtements. Ils n'étaient pas dans la chambre. Elle est sortie et me les a apportés un instant après, lavés et repassés. J'hésitais à les enfiler devant elle. Elle a remarqué ma gêne. Elle riait. Au début de ma maladie, quand je délirais, que j'étais en sueur à cause de la fièvre, elle m'avait tant de fois lavée avant de me passer une chemise sèche. D'ailleurs il était plus prudent qu'elle reste, j'étais encore très faible. Je me suis habillée avec son aide et je l'ai suivie à la cuisine.

Nous étions de nouveau assises l'une en face de l'autre. Je me suis souvenue du dernier repas que nous avions pris ensemble. Le lendemain, je m'étais enfermée dans mon bureau, et puis j'avais marché dans les rues jusqu'à la nuit. J'étais de retour, mais

tout avait changé, sans que je puisse comprendre comment. Mes mains se sont mises à trembler. Je n'avais pas faim. Elle m'observait: «Vous voyez bien que vous n'êtes pas encore guérie», avec un élan vers moi, et ses mains qui se refermaient sur les miennes. Je me suis raidie. Je n'aimais pas qu'elle me touche. Elle a poussé vers moi une pastille que j'ai avalée. Je me suis calmée. Nous avons mangé en silence. Ensuite nous nous sommes installées au salon, elle dans son fauteuil et moi sur le canapé. Rien ne changerait plus. Je me trompais. Aujourd'hui je l'ai perdue.

J'ai écouté ce qu'elle avait à me dire. Les albums étaient empilés sur la table. J'aurais voulu les feuilleter du dernier au premier, de la dernière à la première page, remonter le temps et lui échapper, cette fois, refuser de se laisser de nouveau emporter. Parfois elle s'interrompait pour boire une gorgée de son café. Elle ne m'en avait pas offert, le médecin avait interdit que j'en boive. J'ai souhaité d'elle, à ce moment-là, une très grande dureté, peut-être qu'elle me tende une poignée de ces comprimés qu'elle me donnait un à un. Je les aurais avalés sans hésiter. J'aurais accueilli le sommeil avec la certitude que, cette fois-ci, Véronique ne se déroberait plus.

Elle était seule. Sa fille, disait-elle, et maintenant son mari. Lui non plus ne se remettait pas de son deuil. Il ne supportait pas un tête-à-tête qui ne faisait que souligner l'absence de leur fille. Ils avaient décidé de se séparer.

Je ne pouvais détacher mes yeux des albums empilés sur la table, pourtant je voyais en même temps les mouvements rapides de ses mains au-dessus de sa jupe noire.

Quant à moi, poursuivait-elle, j'étais malade, je ne me rendais probablement pas compte à quel point.

J'acquiesçais, je m'agitais malgré le désir que j'avais de me montrer attentive. Mais il était l'heure de dormir. Je ne savais comment lui faire comprendre que Véronique m'attendait là où se défont les frontières qui limitent les objets et m'enferment à l'intérieur de mon corps, là où je marche, encouragée par son regard souriant, où je suis enfin libre, une poussière qui danse dans la lumière.

Elle parlait encore: ma guérison exigerait de la prudence, beaucoup de patience. Il ne fallait pas songer à reprendre mon travail et pour longtemps encore. Le mieux, par conséquent, le plus sage, c'était de donner mon congé. Elle m'a vue sursauter, c'est pourquoi elle s'est tue, un instant, elle m'observait, mais comme je ne protestais pas, elle a continué. Dans ces conditions, je ne pourrais pas garder mon appartement. Elle me proposait donc de m'en défaire, d'habiter chez elle, elle me soignerait, et d'ailleurs elle était seule maintenant, elle aussi avait besoin de compagnie.

Au début, je sais, cette angoisse, j'écarte les bras, plante mes ongles dans le vide, je crie que je ne veux pas, mais le son de ma voix ne se détache pas de mes lèvres et je sais aussi que la peur est bientôt chassée par le vertige, le désir de céder. Je m'efforce de respirer calmement, regarder autour de moi la pièce tranquille, les carreaux de la fenêtre qui donne sur le jardin. Derrière les rideaux tirés, vivre avec elle, la chambre de Véronique, les repas, des heures, elle dans son fauteuil, moi sur le canapé. J'avais voulu m'enfuir. Je ne comprenais plus pourquoi. Véronique ne l'aurait pas permis. Elle m'attendait. J'étais déjà

presque tout entière de l'autre côté. Je me voyais, pour la dernière fois, avec les yeux d'ici, marcher, m'éloigner, un point qui s'efface, bu par la lumière.

Elle se taisait. J'ai murmuré: oui, ce n'était pas une réponse suffisante, elle a affirmé d'une voix sèche: «Je ne cherche qu'à vous rendre service.» Je ne voulais pas d'une scène, qu'elle soit conciliante, qu'elle me laisse à mes pensées, j'ai répété: «Oui, je vous remercie, si ça ne vous gêne pas que je reste ici.» D'un geste de la main, elle m'a arrêtée: «J'irai chercher vos vêtements. Les meubles, la vaisselle, vous n'en avez plus besoin. Si vous y tenez, nous les mettrons dans un garde-meuble, sinon il faudra vous en séparer.»

Sa voix était très douce. J'ai pensé que c'était de cette voix-là peut-être qu'elle s'adressait à Véronique. Les meubles que je possédais n'avaient aucune valeur. J'ai secoué la tête, je ne tenais pas à les garder, mais je ne savais pas qu'en faire, et mon travail? Elle a passé son bras autour de mes épaules: «Ne vous inquiétez pas, cessez de vous agiter, je m'occupe de tout. Venez, il y a longtemps que vous êtes debout, vous devez vous reposer.»

J'ai obéi avec empressement. Je me suis recouchée. J'ai tendu la main pour qu'elle y dépose un comprimé.

J'AI DÛ probablement fournir un effort pour m'adapter. J'ai de la peine à en rendre compte aujourd'hui que les moments passés avec elle me sont devenus si chers. J'avais toujours vécu seule. J'avais des habitudes qui l'offensaient quand elles se manifestaient. J'ai dû y renoncer. Je vivais dans la crainte de la mécontenter, ce qui arrivait fréquemment, car j'étais très maladroite. J'ai découvert peu à peu ce qu'elle attendait de moi. J'ai appris à me comporter comme elle le souhaitait.

Nous déjeunions. J'étais gaie, je souriais, je parlais même si elle ne répondait pas. Au début, quand elle était triste, je me taisais, gênée, bientôt accablée. Je n'osais plus manger ni bouger. Il me semble que la cuisine était toujours sombre. C'était peut-être l'hiver. Je ne regardais plus dehors, jamais plus je n'écartais les rideaux pour voir le ciel. Nous restions assises à table. Elle jouait avec des miettes de pain. Elle les rassemblait, les éparpillait.

Avant, je buvais rapidement mon café, je fermais ma porte, je descendais l'escalier. J'étais dans la rue, au milieu des gens. Leurs visages flottaient autour du

mien. Ils s'approchaient, je croisais parfois un regard, et puis ils disparaissaient. Et maintenant, je devais rester là, lever la tête, affronter son visage dressé en face du mien et ses yeux qui exigeaient que je parle, que je souris, qui exigeaient de mon visage qu'il ne se détourne pas, qu'il reste ouvert, offert. Et plus je m'obstinais à garder la tête baissée, plus sa colère grandissait. Je résistais, courbée sur la table, mais j'étais très fatiguée, j'avais toujours envie de dormir. Je ne prenais pourtant plus de médicaments que le soir. Les premiers mots, les premières phrases, je me souviens de la peine que j'avais à les prononcer, je les jetais dans le silence. Ensuite il fallait persévérer. Quand elle parlait enfin, c'était pour m'interroger: «Pourquoi étais-je si triste? Est-ce que je ne me plaisais pas chez elle?» Je protestais, je lui assurais que je me sentais bien dans sa maison. Elle n'écoutait plus, elle était dans la salle de bains ou dans sa chambre. J'attendais des heures seule au salon. Je guettais un bruit, j'allais frapper à sa porte. La jupe blanche de Véronique bondissait devant moi. Je la poursuivais dans l'escalier, dans toute la maison, elle glissait sur les marches, à la surface des murs, s'enfuyait avec des éclats de rire, alors je me laissais tomber devant la porte fermée de sa mère.

Plus tard, j'ai su l'empêcher de partir. Je m'étais débarrassée de mon orgueil. Je ne m'exprimais plus avec prudence, en calculant mes réponses. J'osais montrer mon émotion, les paroles se bouscuaient sur mes lèvres, je ne désirais pas partir, j'étais malade et seule et je ne saurais pas où aller. J'avais besoin d'elle. Et Véronique voulait que je reste. Chaque nuit elle m'attendait, elle me permettait d'approcher davantage. Je la suppliais d'avoir de la patience. Avec le

temps, j'apprendrais à corriger mes défauts, à améliorer mon caractère.

Mais longtemps encore, j'ai dû attendre devant la porte fermée. Pour oublier le rire aigu de Véronique, je me balançais, le front serré contre mes genoux. Quand elle ouvrait, j'étais tranquille, je tremblais seulement de fatigue. Elle me relevait, m'entraînait. Nous étions assises toutes les deux sur le canapé, je souriais, je souhaitais qu'elle me parle de sa voix douce, qu'elle me console. J'avais appuyé ma joue à son épaule et je lui avouais que j'avais beaucoup réfléchi, pendant des nuits entières. Tous s'étaient trompés en affirmant que j'étais innocente. J'avais eu une minute d'inattention, j'en étais sûre. Je pensais à autre chose. Sinon j'aurais pu éviter Véronique, donner un coup de volant, freiner à temps. J'en étais persuadée maintenant. Et elle me soignait, s'inquiétait de ma santé. Il valait mieux que je m'en aille. A ce moment-là, je ne le désirais plus, je voulais rester auprès d'elle. Elle caressait mes cheveux. Bien sûr, elle savait tout cela, mais le fait que je l'avoue était déjà beaucoup, répétait-elle doucement.

JE N'ARRIVAIS plus à comprendre comment j'avais pu aimer mon travail au bureau et ma vie solitaire. Et les désagréments que je supportais si difficilement au début, ses mouvements d'humeur, l'obligation de me plier à sa façon de vivre, à son rythme, tout cela je l'acceptais avec reconnaissance et plus j'avais à me contraindre, plus je me sentais en paix avec moi-même.

JE NE ME SOUCIAIS plus des dates, à peine des saisons. Je ne quittais plus la maison.

Elle aussi sortait peu, deux ou trois fois par semaine, pour les courses. Au début, elle m'avait permis de l'accompagner. Mais j'étais devenue trop légère, incapable de résister au déferlement des visages qui tour à tour m'entraînaient, me repoussaient et, pour ne pas tomber, je devais me cramponner à son bras.

Elle m'a conseillé de l'attendre à la maison. Debout au haut du perron, je la regardais s'éloigner. J'étais heureuse de rester seule quelques heures. J'arpentais la maison de la cave au grenier, je déplaçais des objets que je remettais ensuite à leur place, je faisais le tour du jardin, prise d'une irrésistible envie de bouger en toute liberté. Mais la silhouette vive de Véronique me surprenait, sa robe blanche, une tache claire sur le mur qui s'esquivait quand je tendais le bras pour la saisir, un frôlement dans mon dos, un reflet sur la vitre ou profondément enfoui dans le miroir du corridor. Je m'immobilisais dans l'escalier, agrippée des deux mains à la rampe. La petite fille

entrebâillait la porte de fer et courait le long de la haie, courait au bord de la route dépourvue de trottoir. Je l'avais vue et j'aurais dû freiner, m'arrêter, je savais qu'un enfant traverse souvent la route sans raison, sans faire attention, mais j'étais distraite et fatiguée et son visage était trop proche, maintenant déformé par la peur, les yeux agrandis et la bouche ouverte, et je criais.

J'étais assise sur une marche ou couchée sur le palier. Quand j'entendais le bruit de sa voiture, alors seulement je m'enfuyais dans la chambre de Véronique, je m'étendais dans son lit et, tournée contre le mur, je faisais semblant de dormir.

J'ai pris l'habitude de rester, pendant ses absences, assise au salon. Je m'interdisais de bouger. Quand sa voiture entrait dans l'allée, je n'essayais plus de me cacher. Je me levais, je l'attendais devant la porte.

Je vivais à l'abri dans sa maison, à condition de ne plus rien lui dissimuler, en paix, si je me tenais constamment devant elle. C'était moins difficile que je ne l'avais cru, moins dur que d'affronter seule mes remords.

J'étais faite d'enveloppes superposées et inutiles. Je riais de les sentir, l'une après l'autre, se désagréger. En dessous, au centre, était planté un noyau dur, inaltérable, une petite bille de métal dense, blanche ou noire, éclatante. Un jour, je la verrais briller dans la lumière, le temps saisi, et nul besoin de marcher encore.

JE NE SORTAIS plus. Je ne désirais plus sortir. Les heures ne s'organisaient plus en jours, ni les jours en semaines. Elles étaient identiques, pleines des efforts que je faisais pour lui plaire et me conformer à son humeur. Quand elle était gaie, j'étais heureuse. Sinon je prenais patience. Je parlais seule, légèrement, aussi longtemps qu'il le fallait, même si j'avais le cœur serré. Elle n'avait plus à se plaindre de ma mauvaise volonté.

QUAND elle était sortie et que je l'attendais assise sur le canapé, je regardais toujours le même coin du tapis, les franges que je lissais en pensée, mais je n'esquissais pas un geste.

Elle sortait de plus en plus souvent. Après le dîner, elle enfilait son manteau, elle me faisait un signe de la main et me laissait seule au milieu du salon. Elle avait mangé vite, en silence. Elle semblait pressée de s'en aller. Pourtant, avant, nous passions beaucoup de temps à table. Au début de mon séjour chez elle, je ne cessais de maigrir. Elle s'en inquiétait, elle préparait de bons plats, elle insistait pour que je les finisse. J'ai pris l'habitude de manger davantage. J'ai retrouvé mon poids d'avant l'accident, j'ai continué à grossir. Mes habits me serraient. Quand je lui en ai parlé, elle a ri: cela valait mieux que cette effroyable maigreur. J'en étais d'ailleurs venue à aimer les repas, à les faire durer. Quand elle me voyait manger avec appétit, elle était satisfaite, elle était de bonne humeur. Et je ne sortais plus. Pourquoi, pour qui me soucier de mon apparence, de ces jupes trop tendues sur mon ventre?

Elle partait, ne s'inquiétait plus de moi. J'écoutais. Elle ouvrait la porte du garage. Elle mettait le moteur en marche. La voiture reculait dans l'allée, les pneus écrasaient les cailloux, le bruit du moteur diminuait et c'était brusquement le silence.

Je pensais à la petite porte de fer dans la haie qui restait toujours fermée, dont plus personne ne s'approchait jamais. Elle partait seule, et je savais bien qu'il ne pouvait en être autrement.

Je l'attendais, de plus en plus longtemps. Les heures passaient lentement. J'étais parfois tentée de me tourner vers la fenêtre, d'examiner, à travers les carreaux, le ciel, la course des nuages. Mais derrière les rideaux, la pelouse était vide.

Je ne lisais plus. Quand elle s'installait le soir devant le poste de télévision, je m'éloignais. Je n'avais pas pris garde à l'enfant qui courait au bord de la route. Au-delà des rideaux fermés, de la pelouse vide, de la porte de la haie existait le monde dont mon inadvertance, mon crime, m'avaient exclue, auquel je n'avais plus à prétendre, dont je ne devais plus rien savoir.

Elle y veillait. Elle était là, toujours prête, si je me levais, à bondir devant moi, à me frôler de sa robe blanche, à s'esquiver, à glisser hors de mes bras tendus, les lèvres déformées par un sourire plein de reproches. Je m'interdisais toute agitation. Je lissais, en pensée seulement, les franges du tapis ou je feuilletais les albums de Véronique. Je connaissais le détail de chaque photographie, chacun de ses visages.

Parfois je m'assoupissais. Alors j'avais le droit de partir. Je traversais l'ombre de ses yeux. Au fond de la lumière brûlait une lumière plus vive encore, une source ou peut-être la mort, extrême éloignement ou

retour, et je ne sentais plus la fatigue ni la peur, plus rien que le désir de m'en approcher davantage.

Je me réveillais. Il était tard. Elle n'était pas encore rentrée. Elle ne se souciait plus de moi. J'aurais pu m'en aller maintenant sans qu'elle me retienne, sans qu'elle le remarque. Peut-être était-ce même ce qu'elle souhaitait? Je le savais, puisque j'étais coupable, je devais être punie, privée de tout ce que j'aimais comme elle l'avait été de sa fille. Et de sa présence aussi, parce que j'y tenais trop.

Parfois, quand je ne supportais plus de l'attendre, je cédaï presque à la tentation de faire ma valise, de partir aussitôt pour en finir. Pourtant je n'avais pas le droit, n'est-ce pas, d'agir à ma guise? Quand elle me chasserait, je m'en irais.

Elle sortait chaque jour, rentrait de plus en plus tard. Elle me retrouvait, sans marquer de réprobation, assise sur le canapé du salon, dans la pénombre. Je devais l'attendre en me refusant toute distraction, à part feuilleter les albums de Véronique. Les dessins du tapis semblaient s'user sous mon regard, mais c'était la nuit qui les effaçait.

UN SOIR, en rentrant, elle avait l'air fatigué. Elle s'est mise à préparer le repas, visiblement contrariée. J'ai proposé mes services. Elle n'a pas refusé. Au contraire, elle s'est laissée tomber sur une chaise. J'ai compris qu'elle désirait maintenant que je l'aide.

E LLE SORTAIT, parfois dès le matin. J'avais pris très vite l'habitude de me charger de tout. Je faisais les nettoyages, la lessive, je préparais des repas que je gardais au chaud pour son retour. Elle mangeait rapidement, allait s'enfermer dans sa chambre. Même quand elle était à la maison, elle m'évitait, préférait la solitude. Elle ne se souciait plus de ma santé. Elle ne craignait plus que je me fatigue.

Je crois qu'elle ne remarquait plus ma présence et j'aimais son indifférence. Chaque nouvelle preuve qu'elle m'en donnait, je l'accueillais avec joie. J'espérais qu'elle m'oublie tout à fait, qu'elle ne me voie plus. Alors je resterais dans l'ombre, à m'occuper d'elle et de sa maison, je n'aurais plus à partir, à la quitter.

Le soir je m'étendais sur le lit de Véronique. Elle souriait, elle était heureuse. Sa mère surmontait son chagrin, sortait, vivait. Et moi, de plus en plus, je m'amenuisais et c'était bien ainsi.

J'AVAIS ENTENDU se fermer la porte de sa chambre, ses pas dans l'escalier. Je m'esquivais, quand elle arrivait, je me glissais dans une autre pièce pour ne pas la gêner, sauf si elle avait besoin de moi. J'étais debout à la cuisine, prête à m'en aller, mais, parce qu'elle m'appelait, je me suis avancée sur le seuil.

Elle se tenait au pied de l'escalier, une valise à la main. Elle l'a déposée. Elle me regardait approcher avec un léger sourire, ce sourire qui me serrait toujours le cœur parce qu'il était incomplet, entravé par un reste de tristesse dont j'étais responsable ou par un soupçon de mépris, de froideur, que je méritais.

Elle portait une jupe droite et une veste très ajustée, d'une étoffe foncée comme toujours. Elle était belle. Très fine, presque fragile, en même temps imposante, à cause de ses épaules raides et de son regard froid.

Je me suis arrêtée à quelques pas. Elle m'a annoncé qu'elle avait l'intention de partir en voyage. Elle ne serait pas absente longtemps. Quelques semaines. J'ai désiré m'approcher davantage, qu'elle

—
passe sa main dans mes cheveux. Je l'aimais. Je regrettais tellement ce moment où, assise sur le tapis devant sa chambre fermée, après l'avoir suppliée de me rejoindre, j'entendais sa porte s'ouvrir. Elle était là, penchée au-dessus de moi, elle me relevait, me consolait, sa voix était douce et ses doigts aussi, dans mes cheveux. J'ai levé le bras pour la retenir, qu'elle reste ou qu'elle m'emmène, mais son sourire m'en a empêchée.

J'ai porté sa valise dans le coffre de la voiture. Elle est partie très vite, après un petit signe de la main.

J'étais seule avec mon image dans les miroirs. Mes yeux lourds incrustés dans leur eau grise. Autour d'eux tournoyaient des ombres. Elles s'accumulaient, dévoraient mon visage. Je tendais la main. Mes doigts dressaient un mur entre lui et moi.

Je reculais, j'écoutais: pas un bruit. Les miroirs sont le lieu où s'échangent les reflets d'objets inexistant, ils séparent deux mondes également vides.

J E M'APPROCHAIS des miroirs, ils me chassaient. C'était pour me heurter au silence. Le silence aussi est une sorte de miroir. Il élève autour de nous des parois nues, sur lesquelles les mains se promènent sans rencontrer de brèches. Alors je faisais demi-tour, mais les murs du silence me précédaient toujours, ils brisaient mes gestes, me renvoyaient aux miroirs où mon visage se décomposait.

Un jour, j'ai poussé la porte, j'ai descendu les marches du perron. Les objets autour de moi avaient perdu leurs couleurs et la précision de leurs contours. Ils étaient constitués d'une très fine poussière dont les grains oscillaient légèrement.

J'ai traversé la pelouse, franchi la porte de fer, longé la haie. Chaque jour je m'éloignais davantage, autant que me le permettait le tremblement de mes jambes.

Véronique allait devant. J'ai longtemps regretté de ne pas avoir eu d'enfants. J'aurais voulu marcher en lui donnant la main, et quand elle aurait été fatiguée, la soulever et marcher encore en la portant. Mais Véronique ne se laissait pas rejoindre. Elle ne

permettait pas que je la touche. Elle me guidait, loin de sa maison, sur les routes, dans les rues, à travers la foule, et la nuit sur les trottoirs déserts. Je parcourais la ville dans tous les sens, mais sans la reconnaître, sans la voir, les yeux fixés sur la robe blanche de Véronique. Elle disparaissait, reparaissait plus loin. Je la suivais. Je marchais sans crainte, assurée d'être seule partout désormais, même dans la foule, assurée d'être en tout lieu séparée comme je l'avais été dans sa maison. Mise à part, cloîtrée dans les murs lisses du silence qui ressemblent aux miroirs.

E LLE EST revenue un soir. De nouveau nous étions assises au salon l'une en face de l'autre.

Je savais que nous allions nous séparer, c'est pourquoi j'ai osé la regarder attentivement et j'ai mesuré tout le chemin parcouru. Bien que marqué par la fatigue et les rides qu'y avaient inscrites son deuil, son visage était étonnamment jeune et gai. Elle avait appuyé son menton dans la paume de sa main, où elle me semblait dissimuler un sourire. Mais son regard était curieux, attentif. Je ne le redoutais plus, ni le silence entre nous. Je savais qu'elle était occupée, elle aussi, à considérer les progrès accomplis. J'étais assise en face d'elle. Vieillie, alourdie, mais parfaitement paisible. Mes peurs, mes refus dénoués un par un. J'étais heureuse de lui en fournir la preuve en m'offrant sans réserve à son regard satisfait.

Le moment que j'avais tant espéré au début de nos rencontres, où elle me permettrait de la quitter, d'agir à ma guise, ce moment était sur le point d'arriver, mais je ne le souhaitais plus. Il arrivait parce que je ne le souhaitais plus.

Elle était debout devant la fenêtre, le front contre

la vitre. De sa main droite levée, elle écartait légèrement le rideau.

Je suis partie le lendemain, avant qu'elle se réveille. Elle m'avait annoncé son intention de vendre la maison. J'emportais une partie de mes vêtements et le portrait de Véronique.

J' HABITE une chambre au dernier étage d'une vieille maison. Ma fenêtre donne sur les toits. Le soir, je nettoie des bureaux, à l'heure où ils sont déserts. Le jour, je ne sors pas.

Les cheminées des maisons voisines traversent le ciel, elles le découpent comme des barreaux.

Au début, je me suis enfuie quelques fois. Je courais dans l'escalier, dans la rue, je souriais, assise à une table de restaurant ou sur un banc, dans l'espoir que quelqu'un vienne et me prenne par la main, m'aide à rebrousser chemin, à reculer pas à pas. Seule, je ne le pouvais pas.

Je rentrais lentement. J'avais encore manqué de courage. La nuit, Véronique me tirait de mon sommeil. La tache blanche de sa robe tournoyait autour de moi et de plus en plus elle s'affolait, se heurtait contre les murs, venait s'écraser sur mon visage, mes paupières. Je l'appelais doucement, je la suppliais de se calmer, puisque toutes les portes étaient fermées, qu'il n'y avait pas d'issue.

Maintenant je ne sors plus. Je reste assise en face de la fenêtre. Je laisse grandir le silence. Même à

l'intérieur, les voix se taisent. Le silence seul est capable d'écarter les barreaux. Déjà je peux passer entre eux mon visage. De l'autre côté, au fond du ciel, je vois les toits, les clochers d'une ville frémir dans la lumière, on les dirait couverts d'une multitude de flammèches qui se bousculent à leur surface.

Véronique s'éloigne peu à peu. J'ai jeté son portrait. Elle et sa mère ont-elles existé? Je ne le sais pas. Ici, les noms, les actes et leurs traces se confondent.

Ici, de l'autre côté, il n'y a plus d'obstacles. Déjà la ville se dresse devant moi. Une rue en pente raide, parfois remplacée par des escaliers. Je marche sur les pavés, gravis les marches. En haut la porte est ouverte, d'où provient l'aveuglante lumière. J'en franchis le seuil et, lourde de joie, je me couche sur les dalles fraîches.